

Les guerriers lituaniens de Napoléon I^{er}

par Jean Grison

En 1812, alors qu'une grande partie de l'Europe est déjà sous le joug de la France impériale, Napoléon I^{er} décide d'attaquer la Russie du tsar Alexandre I^{er}, son allié depuis le traité de Tilsit¹.

Sous la pression de Napoléon, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche-Hongrie doivent participer à cette guerre. De même, la Confédération du Rhin, les royaumes de Westphalie, d'Italie et de Naples ainsi que le grand-duché de Varsovie sont dans l'obligation de fournir leurs contingents d'hommes à cette Grande Armée cosmopolite, dont les effectifs se montent à quatre cent mille hommes environ.

Le 24 juin 1812, Napoléon, à la tête d'une partie des troupes d'invasion, traverse le Niémen près de Kaunas. La petite histoire rapporte ici un incident qui a été, par la suite, considéré comme un présage annonçant les malheurs de cette « campagne de Russie » : surpris par la fuite d'un lièvre détaillant entre ses pattes, le cheval de l'empereur fait un écart, désarçonnant son cavalier qui roule à terre et se relève aussitôt sans mal. Or, cette chute anodine sera rappelée plus tard comme un signe du destin.



Place de l'hôtel de ville de Vilnius lors de la retraite de la Grande Armée en 1812

Arrivé à Vilnius², Napoléon décide de faire de cette ville la base de ses futures opérations et sa capitale administrative et militaire. Malgré son génie d'organisateur, l'empereur se trouve confronté à des problèmes

¹ L'entrevue de Tilsit a eu lieu sur le milieu du fleuve Niémen, en juillet 1807, donc cinq ans plus tôt.

² À l'époque, les Français disaient Vilna (comme les Russes) pour Vilnius et Kovno (comme les Polonais) pour Kaunas.

insolubles, tel que le ravitaillement des troupes qui n'est pas assuré. La ville ne peut fournir que 6 000 rations alors qu'il en faudrait 100 000 ! Cependant, l'empereur garde son sang-froid, se veut rassurant alors qu'il se promène en ville. Ici, il s'entretient en latin³ avec quelques citadins, là il boit un verre de bière avec des ouvriers qui construisent un pont. Il loge dans le palais épiscopal où avait séjourné Alexandre. De tous côtés lui arrivent de mauvaises nouvelles : en bref, l'intendance ne suit pas le gros des armées. En conséquence, des bandes de déserteurs se répandent dans les campagnes à la recherche de nourriture pour le plus grand dommage des populations⁴.

Devant s'enfoncer dans de vastes territoires inconnus, Napoléon doit assurer ses arrières, et notamment s'attirer la sympathie des autochtones. Il s'adresse donc, dans ce but, à la classe dirigeante, la noblesse. Mais celle-ci est divisée : les uns restent attachés à Alexandre I^{er}⁵ alors que d'autres font confiance à Napoléon, le grand empereur qui vient de ressusciter la Pologne à travers « le duché de Varsovie ». C'est le parti des polonisants, fidèles à l'esprit de la Constitution du 3 mai 1791. Enfin, le plus grand nombre se sent et se veut tout simplement Lituaniens, rejetant à la fois l'option russe ou polonaise. L'empereur français parvient cependant à motiver ses interlocuteurs en déclarant que la Liberté se mérite et les engage à faire la guerre avec lui. Ce sont des paroles qui lui attirent le plus grand nombre de partisans. Il s'efforce de recevoir les autorités civiles et religieuses et d'être aimable avec tous. Il entre dans les églises, suit la messe le dimanche et assiste même à un bal offert par la noblesse.

Quant aux paysans, toujours sous la loi du servage, ils attendent tout de Napoléon, le chef du pays qui a fait la Révolution. Grâce à lui, ils seront affranchis, pensent-ils. Mais, avec eux, Napoléon joue aussi la prudence : il se garde bien de promettre quoi que ce soit de définitif ; il reste dans le vague pour ne pas mécontenter les nobles. Ainsi chacun peut-il rêver d'un avenir meilleur. Un immense espoir est né : les nobles pensent que leur pays va de nouveau être indépendant, avec ou sans la Pologne, alors que les paysans attendent, eux, la fin du servage. C'est donc sans difficulté que le Gouvernement provisoire lituanien, mis en place par les Français, trouve des gentilshommes préposés à la Garde nationale et à la Gendarmerie.

³ Le latin reste encore la langue internationale du clergé et des milieux cultivés alors que le français est la langue par excellence de l'aristocratie. Notons que Alexandre I^{er} parlait mieux le français que Napoléon.

⁴ Au début, les hommes quittaient les rangs pour se procurer à manger. Puis, certains prirent goût à piller, semant la terreur dans les campagnes. Lire aussi les souvenirs d'un curé lituanien ayant rencontré Napoléon, Mercure de France, 15-III-1923.

⁵ Pour comprendre l'état d'esprit de la grande noblesse lituanienne qui, depuis 1795, est devenue « russe », il faut lire les mémoires d'Hélène Potocka, née Radziwill, de la comtesse de Choiseul-Gouffier, née Thiesenhaus, et du comte Oginski.

Le 5 juillet, Napoléon crée, par un édit impérial, une armée lituanienne. Dans un premier temps, la mobilisation de 15 000 hommes est prévue. Mais, comme il faut les habiller, les équiper et les armer, et que ni les autorités impériales françaises, ni la Commission militaire lituanienne n'ont d'argent, on nomme officiers supérieurs les nobles les plus fortunés pour qu'ils participent aux frais d'équipement, et on demande aux autres de payer leur grade et de prendre en charge leurs propres servants. Napoléon pallie ainsi les difficultés de financement. Malheureusement, les apports des uns et des autres ne représentent qu'un sixième des fonds nécessaires, car ils sont eux-mêmes sans ressources : les Russes ont déjà prélevé les impôts, brûlé les magasins, emmené les chevaux. Et puis, la Grande Armée, attendant en vain des chariots de ravitaillement, s'est elle-même nourrie sur le pays, réquisitionnant des milliers de chevaux échappés aux Russes, ainsi que les dernières réserves. La formation de cinq régiments d'infanterie de 2 000 hommes chacun était prévue et on pensait que, pour fin août, ils seraient en état de combattre. Déjà, 350 étudiants de l'université de Vilnius se sont fait inscrire.

Napoléon s'intéresse surtout à la cavalerie : quatre régiments montés de mille hommes chacun devaient entrer en ligne fin septembre. De plus, était prévue la création du 3^e Régiment de cheveu-légers – lanciers de la Garde, composé de nobles équipés et montés à leurs propres frais. Corps d'élite, ces cavaliers devaient avoir une certaine taille, leurs chevaux répondre aux normes exigées et leurs uniformes devaient être impeccables pour ne pas jurer avec les autres régiments de ce corps. Les appelés ne pouvant faire face à ces exigences, Napoléon s'en occupe personnellement et ... tout est trouvé : de l'argent est débloqué, l'intendance fournit les tenues et les chevaux sont choisis parmi ceux qui avaient été réquisitionnés en Prusse. Un escadron de cavaliers tatars, habillé et équipé à l'orientale, est rattaché à ce 3^e régiment de prestige. Ces hommes, descendants de la Horde d'Or, qui, depuis le XIV^e siècle, s'étaient établis dans le grand-duché de Lituanie, étaient connus de tous pour leur vitesse de déplacement et leur ardeur au combat⁶.

Tels étaient les guerriers lituaniens qui devaient s'incorporer à la Grande Armée. Mais à côté de ces troupes officielles, des volontaires s'étaient levés spontanément pour participer aux combats : ainsi, près de Telšiai, 2 000 nobles et paysans formèrent un régiment de chasseurs à

⁶ C'est au temps des grands-ducs Algirdas, Kęstutis et Vytautas, entre les années 1360 et 1399, que les Tatars s'installent dans le grand empire lituanien. Gardant leurs us et coutumes, ils forment des communautés inassimilables et la garde personnelle des grands-ducs. Il existe, encore de nos jours, une communauté tatare qui vit en marge des villages lituaniens près de Trakai.

pie et trois escadrons de cavalerie présentés par le Gouvernement provisoire aux autorités françaises, qui le pressaient de recruter du monde.

Dès les premiers jours d'août, six bataillons de chasseurs à pied étaient déjà opérationnels. Ces hommes avaient été recrutés, pour la plupart, parmi les gardes forestiers privés. Entre les premières prévisions et l'incorporation effective de l'ensemble des appelés, il y eut plus d'un mois de retard. Certains hommes, faute d'équipement, rentrèrent même chez eux ! Napoléon, prévenu de ce contretemps, fait donner des fonds et ordonne à ses intendants de régler au plus vite ces affaires, afin que ces nouveaux combattants puissent entrer en ligne. D'autre part, les responsables de la Commission militaire lituanienne regroupent 2 400 déserteurs de l'armée russe et les incorporent dans les nouvelles formations.

À côté de ces hommes prêts à faire la guerre sous les ordres des Français, d'autres Lituaniens font partie de la Grande Armée, combattant sous les drapeaux polonais et prussien. Ce sont notamment des soldats enrôlés dans les provinces de la rive gauche du Niémen, provinces coupées de la Lituanie historique et rattachées à la Pologne⁷. C'est ainsi que les Lituaniens se préparent à participer à cette grande guerre alors que les armées napoléoniennes se dirigent vers l'Est inconnu. Les villes tombent les unes après les autres, et c'est l'arrivée à Moscou, puis l'ordre de la retraite donné le 19 octobre.

Le même jour, à Slonim, situé entre Vilnius et Brest-Litovsk, le 3^e cheveu-légers lituanien est anéanti : les rescapés – 253 hommes et officiers – sont faits prisonniers. Minsk, sur une des voies principales qui rallient Vilnius à Moscou, est devenue un centre de ravitaillement important. Pour défendre cette base, les 21^e et 22^e Régiments⁸ d'infanterie lituaniens y sont affectés. A peine arrivés, peu nombreux, ils ne peuvent tenir tête aux ennemis décidés à prendre cette ville stratégique. Ils subissent de lourdes pertes. Minsk est perdue.

La retraite continue dans des conditions de plus en plus difficiles, avec le froid qui augmente et le ravitaillement qui diminue. Dans les circonstances les plus graves, les officiers supérieurs français ont recours aux auxiliaires lituaniens dont la connaissance des régions traversées s'avère précieuse, mais aussi en raison de leur résistance physique et de

⁷ C'est la région de Podlachie qui, en 1569, se rattache directement à Cracovie. En 1773-95, elle est annexée par le roi de Prusse. En 1807, Napoléon l'offre à Alexandre 1^{er}. On y parlait à la fois lituanien, latin, polonais, russe, allemand, français et yiddish.

⁸ Les numéros des régiments étaient donnés au fur et à mesure de la constitution d'une unité prête au combat. Les régiments lituaniens sont inscrits après ceux des Polonais.

leur habileté à trouver des solutions aux problèmes les plus insolubles, tels que trouver un abri ou quelque nourriture qui redonne courage aux plus abattus et sauve de la mort ceux qui leur font confiance⁹.

Alors que Napoléon fait retraite avec le gros de ses armées et que l'on approche de Vilnius, il apprend la conspiration du général Malet, ce qui le contraint à repartir précipitamment vers la France. Sa petite escorte, triée sur le volet, n'est composée que de cavaliers lituaniens et polonais, capables de résister au froid le plus vif et aux incertitudes d'une longue course pleine d'imprévus.

Vilnius était considérée par tous les rescapés de la Grande Armée comme le havre où leurs malheurs prendraient fin. Ils y affluent en désordre par des températures avoisinant les -25 degrés ! La ville est bientôt totalement submergée par ces hordes d'affamés et de malades. Les citadins ne peuvent bien sûr les secourir tous. Certains craignent aussi les représailles lors du retour des Russes. Aussi les vit-on de plus en plus souvent fermer leurs portes, se barricader chez eux et rester sourds à tous les appels.

Lorsqu'il devint évident que les Cosaques allaient entrer dans la ville, des familles qui soignent des malades n'hésitent pas à les jeter brutalement dehors¹⁰. Lorsque l'ordre de repli est donné, l'état-major général, craignant que les Lituaniens ayant collaboré avec les armées napoléoniennes ne tombent aux mains des Russes, les fait évacuer en priorité. Ce sont 5 à 600 cavaliers lituaniens qui partent donc les premiers en direction du fleuve Niémen pour atteindre la Prusse. Ils ont pour mission d'accompagner les convois prioritaires, de protéger les malades et les blessés d'attaques ennemies. En cours de route, les recrues lituaniennes non encore instruites leur sont adjoindues.

Aucune résistance efficace n'ayant pu prendre corps sur le Niémen, combattants et recrues lituaniens se retrouvent à Königsberg, capitale de la Prusse. Pas assez nombreux pour former des régiments indépendants, ils sont alors répartis dans les armées polonaises et françaises, où ils participent aux différentes campagnes de 1813-1814. Lorsque Napoléon fut envoyé à l'île d'Elbe et que les Coalisés lui permirent de conserver une troupe symbolique, des Lituaniens firent partie de ce dernier carré de fidèles.

⁹ Les cavaliers lituaniens (comme les Polonais) s'étaient munis de fers à glace pour leurs chevaux. Ils passaient là où les autres tombaient. Connaissant les mœurs des paysans, ils découvraient encore des réserves de ravitaillement dans des caches que personne n'avait vues avant eux, bien que des dizaines de chercheurs étaient passés avant eux.

¹⁰ Certains historiens accusèrent les Juifs d'avoir principalement commis ces méfaits. En réalité, ce sont des habitants de toute origine et religion qui, ayant peur d'être accusés de collaboration avec l'occupant, voulurent, par ces actes inhumains, montrer leur « patriotisme russe ». Les blessés jetés à la rue devaient, pour la plupart, même bien soignés, ne pas survivre pour cause de gangrène, dysenterie et épuisement général. Il en mourut des milliers dans les hôpitaux.

On pourrait croire qu'après le fol espoir suscité par Napoléon, les Litvaniens voulurent oublier cette période pour eux si cruelle. Pourtant, une partie de la noblesse, tout en se ralliant de gré ou de force à Alexandre I^{er}, conserva intacte sa vénération pour Napoléon et, les paysans, restés asservis, continuèrent de rêver de la France, pays de la Liberté ! Les révolutions manquées de 1831, 1863 et 1905 eurent, partiellement pour cause les rêves de 1812¹¹.

En 1937, la république indépendante de Lituanie trouva le prétexte des 125 années passées depuis le séjour de Napoléon à Vilnius pour fêter la France. De même, en 1989, l'université de Vilnius célébrait solennellement le bicentenaire de la Révolution française¹².

¹¹ Cinquante mille soldats de la Grande Armée, pour la plupart français, furent ensevelis en terre lituanienne. Jusqu'en 1939, ces tombes furent entretenues. Ensuite, la terreur stalinienne empêcha les Litvaniens de s'occuper de ces morts alors qu'ils subissaient eux-mêmes, les pires sévices et devaient pleurer leurs propres morts assassinés ou déportés.

¹² 250 personnes (dont deux ministres) étaient rassemblées dans la grande salle de l'université pour la cérémonie du Bicentenaire. Donnant une communication en français, l'auteur de ces lignes, seul Français y assistant, fut compris par l'assistance, qui, debout, chanta la Marseillaise dans notre langue.